

## LE TESTAMENT SANGLANT

## TROISIÈME PARTIE.

## I

## LES DEUX ENVELOPPES.

Je fis un signe affirmatif; maître Dominique sortit de son cabinet sans ajouter un seul mot; quelques minutes après, les deux réponses partaient pour leur destination respective; seulement, celle qui était adressée à M. de Verdeilles portait pour souscription: « A M. le comte de Malaucène, » et celle qui était écrite à M. de Malaucène portait pour souscription: « A M. le comte de Verdeilles. »

À dater de cet instant, la santé de mon grand-père déclina rapidement. Par un bizarre caprice, il ne voulait être soigné que par moi, et sa figure se contractait dès qu'Agricol, son fils bien-aimé, entra dans sa chambre.

Comme j'étais l'héritier, le successeur immédiat de ce pacte funeste qui avait empoisonné sa vie, si douce d'ailleurs et si pure, on eût dit que le pauvre octogénaire, craignant de laisser échapper, dans le délire de la fièvre ou les visions de l'agonie, quelque parole applicable à notre secret, voulait écarter son fils, pour que rien de ce qu'il devait ignorer toujours ne pût, même à travers les voiles de la mort, parvenir jusqu'à son oreille.

Lorsqu'il se sentit plus mal, mon grand-père eut la fantaisie d'être transporté dans le cabinet attenant à son étude, celui où il m'avait révélé le testament de Clotilde, et où se trouvait le portrait de cette malheureuse femme. De temps en temps il me pria de tirer le rideau qui couvrait cette funèbre image, et il fixait sur elle un long regard empreint d'une expression de tendre et douloureux reproche.

Le 6 décembre, l'agonie commença, et le médecin me dit que Dominique ne passerait pas la journée. J'avais déposé, comme d'habitude, sur un guéridon placé près du chevet de mon grand-père, le paquet des lettres qui lui étaient adressées.

Dans le nombre, il s'en trouvait deux dont la dimension dépassait de beaucoup celle des autres, et qui étaient évidemment des billets de faire part.

Soit mouvement machinal, soit pressentiment, soit plutôt obstination familière aux vieillards qui veulent jusqu'au dernier moment faire ce qu'ils ont fait la veille, mon grand-père prit ces deux lettres; il eut la force de les ouvrir et de jeter les yeux sur le contenu.

Alors un sourd gémissement s'échappa de sa poitrine; une légère rougeur courut sur ses joues; de son regard mourant il me montra le portrait de Clotilde de Varni, ses lèvres marmottèrent quelques syllabes dont je ne pus démêler le sens, et un instant après, s'affaissant sur l'oreiller, il expira.

Les deux lettres, tout ouvertes, étaient tombées sur le plancher: je les ramassai; c'étaient, en effet, deux billets de faire part. Voici ce que renfermait le premier:

« Monsieur le comte de Verdeilles a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Valentine de Verdeilles, sa fille, avec monsieur Joseph de Bernanicy. »

Voici ce que contenait le second:

« Monsieur le comte de Malaucène a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Delphine de Malaucène, sa fille, avec monsieur le vicomte Raymon de Varni. »

## II

## IDYLLE.

Vous vous étonnez sans doute, monsieur le vicomte, qu'un simple renseignement donné par un notaire eût suffi pour amener le mariage de Valentine de Verdeilles avec Joseph de Bernanicy, et celui de Delphine de Malaucène avec Raymon de Varni. Vous allez me demander comment les premiers préliminaires qui s'établirent entre les principaux intéressés, ne firent pas bien vite comprendre à M. de Malaucène que Raymon ne convenait pas à la modeste Delphine, à M. de Verdeilles que Joseph ne réalisait rien l'idéal rêvé par la romanesque Valentine, à Raymon et à Valentine enfin, que ni Delphine ni Joseph ne sauraient les comprendre et les rendre heureux.

Je pourrais vous répondre, avec le poète le plus sage du plus sage des siècles, que le vrai n'est pas toujours vraisemblable, et le notariat, quoiqu'il soit fort différent de l'art poétique, se trouverait d'accord avec l'axiome de Boileau. Mais je n'ai pas même besoin, en cette occasion, de demander grâce pour une invraisemblance.

Qui ne connaît ces contradictions singulières du cœur humain, toujours porté à s'élaner vers l'inconnu, à demander à la vie autre chose que ce qu'il trouve en soi, à s'éprendre de ce qui désoriente ses sentiments et déplace ses aperçus, à se laisser attirer par les disparates, plutôt que par les analogies et les ressemblances?

À l'époque même où il fut question de ces mariages, Raymon de Varni, grâce à ces alternatives fréquentes chez les esprits poétiques, se croyait pour jamais guéri de ses aspirations idéales; il se proclamait converti au positif de l'existence.

Comme les marins qui, au retour d'une traversée assombrie par des écueils, des tempêtes et des naufrages, font le serment de ne plus quitter la terre ferme, les imaginations ardentes, après chaque orise et chaque mécompte, se figurent volontiers qu'elles n'aspirent qu'au repos, qu'elles ont fini avec le roman, et qu'elles mettent pour jamais les scellés sur leurs aventurieuses rêveries. Promptes à exagérer, elles trouvent alors un plaisir bizarre à se faire simples, positives, prosaïques, amies du coin du feu et du terre-à-terre, comme ces princes qui, trouvant trop lourds leurs manteaux de pourpre, aimaient à se déguiser en pâtres.

C'est dans cette disposition qu'était en ce moment Raymon de Varni. Sa conduite, son langage auprès de M. de Malaucène et de sa fille, se ressentirent de cet accès de prose, et ceux-ci étaient trop peu observateurs pour démêler le feu mal éteint qui couvait sous cette cendre.

Grâce à cette souplesse qui est le charme et le péril des caractères dont je parle, Raymon, qui trouva Delphine très-belle et qui se passionna pour ce type de simplicité virginale, pour ce parfum de vie champêtre et de foyer domestique, fit merveilles chez son futur beau-père.

Il écouta avec une attention exemplaire l'histoire de la dernière gelée blanche qui avait rôti tous les mûriers, fit, sans sourciller, le boston du soir, et gagna le cœur de Delphine en savourant ses confitures.

Quoi qu'il en soit, le mariage eut lieu: sept ans s'écoulèrent, et, pendant ce laps de temps, je vis très-peu Raymon de Varni, qui continuait cependant de confier à notre étude la gestion de ses biens; il commença par habiter Maleraygues; ensuite j'appris qu'il était allé à Paris avec sa femme; quelques mois après son retour, il m'écrivit que madame Raymon de Varni venait de lui